

• **Diderot, la religion, le religieux**, colloque international (Paris, 3 et 4 octobre 2019), organisé par la Société Diderot, l'Université Paris-Diderot (CERILAC-EA4410, axe THELEME), l'Université de Lorraine (Écritures-EA3943) et l'Université de Picardie (CERCLL-EA4283) avec le soutien de la SFEDS.

Au nom des organisateurs, Marc Buffat et Geneviève Di Rosa ont introduit le colloque, indiquant la manière dont la problématique a été élaborée et détaillant, sur la base d'un état des lieux de la recherche, les pistes qui sont actuellement ouvertes sur le sujet de la religion et du religieux dans l'œuvre et la pensée de Diderot. En l'absence de Christophe David, Gerhardt Stenger a bénéficié de tout le temps souhaité pour développer son argumentation, en l'occurrence réfuter la thèse d'un Diderot déiste et l'hypothèse d'un Diderot qui, après avoir subi l'influence de Shaftesbury, aurait évolué vers un scepticisme de type déiste puis sceptique avant de devenir pleinement athée. En montrant d'une part que *De la suffisance de la religion naturelle* date de 1765-1770, d'autre part que les *Pensées philosophiques* trouvent aux théories de la génération, en plein débat alors, un intérêt qui s'explique par l'idée que la science aura sur la métaphysique le dernier mot.

Après cette conférence plénière qui appela bien des questions et des réactions, on entendit deux interventions à dominante philosophique. Claire Fauvergue, en s'appuyant sur les articles « syncrétisme » et « éclectisme » de l'*Encyclopédie*, montre

que Diderot tourne sa critique contre les tentatives de conciliation des systèmes, qu'il juge incompatible avec la rationalité encyclopédique. Néanmoins il s'intéresse, d'un point de vue généalogique, aux ressorts de la conciliation, à ce qui la motive et la soutient, soulignant de façon récurrente l'analogie des principes de la philosophie et de la religion. Parmi ces « vestiges de ressemblance », le leibnizianisme occupe une place de choix. À partir du *Discours d'un philosophe à un roi* et des *Mélanges pour Catherine II*, Gilles Gourbin s'intéresse aux liens complexes du politique et du religieux au sein de l'État, tels que Diderot les envisage. Malgré les nuisances nombreuses que le clergé et la religion représentent pour l'État, Diderot n'entre pas en guerre ouverte avec le clergé. Il cherche même à faire une place au prêtre dans son projet philosophique : nouvelle preuve du balancement de la pensée de Diderot.

La correspondance fut l'objet de trois communications. Les *Lettres à Sophie Volland* recèlent des éléments de la culture religieuse. Paul Pelckmans s'est employé à en dresser un inventaire. La religion n'est cependant pas qu'un décor familier et rassurant : c'est aussi une puissance consolatrice, une référence culturelle prestigieuse qui suscite le respect, voire la connivence, enfin une source d'inspiration et d'énergie. Nermin Vucelj étudie dans la correspondance la posture particulière de Diderot épistolier, et prend en compte dans son analyse du discours sur la religion les paramètres de la communication épistolaire (destinataire, circonstances, propos). Il s'intéresse notamment à la rhétorique que l'écrivain déploie dans la campagne anti-religieuse menée dans les lettres à Voltaire, Damilaville, Vialet, d'Alembert. Odile Richard-Pauchet passe en revue des portraits d'ecclésiastiques dans la correspondance et montre que ces figures sont marquées par les modèles littéraires dont elles s'inspirent. Le lien avec l'œuvre fictive est évident. Il est piquant de remarquer que le prêtre, dont Diderot souhaite l'éradication de la société, soit si présent dans les lettres. C'est là un reflet de la société d'Ancien Régime et une preuve de l'infusion de la donnée religieuse dans la vie et la sensibilité de Diderot.

Un autre Diderot fut étudié, celui de la critique d'art. Laurence Mall éclaire le point de vue de Diderot sur la représentation du sacré dans l'art, du Christ, des saints, des figures d'ecclésiastiques. Les *Salons* font voir une approche spécifique des tableaux religieux : Diderot cherche le sentiment d'une vérité des figures que le peintre doit pouvoir susciter jusque chez le non-croyant. La croyance devient paradoxalement un enjeu de la critique d'art qui en récuse la réalité. Jean-Christophe Abramovici montre que les *Salons*, en vertu même de la détestation que le christianisme inspire à Diderot, défendent l'idée d'un sublime chrétien, d'un « je ne sais quoi » qui échappe à l'analyse rationnelle. Il étudie la question de l'incarnation en art, la représentation de la chair, honnie et cependant exposée avec une délectation morbide. L'esthétique des tableaux commentés annonce le style gothique et la théorie d'Edmund Burke sur le sublime.

Le Diderot dramaturge n'est pas oublié. Virginie Yvernault lui consacre une étude. Elle distingue trois paradigmes (le sacrifice, la contagion sacrée, la cérémonie), qui se retrouvent dans les drames de Diderot. Celui-ci exploite la duplicité du théâtre, qui touche en vertu même du mensonge qui en est le principe. Par son triple caractère de performance, de fait communautaire, de fonction civique, il le destine à remplacer les cultes religieux.

La seconde journée s'ouvrit par une session tournée vers le Diderot polémiste. Huguette Krief choisit de considérer le cas de saint Augustin, référence majeure des théologiens et apologistes chrétiens. La déconstruction entreprise par Diderot se manifeste sous des formes discontinues et disparates, allant du commentaire philosophique dans l'article « Beau » de l'*Encyclopédie* à des considérations esthétiques

dans le *Salon* de 1756, puis de courts paragraphes dans *La Promenade du sceptique*. Diderot s'emploie à ruiner l'autorité d'Augustin, pour mieux saper les fondements de la foi chrétienne. Il montre le ridicule de sa doctrine en en dénonçant la finalité exclusivement rhétorique. Alain Sandrier propose un complément d'enquête sur la question du miracle chez Diderot, notamment dans les *Salons*. Il s'intéresse aux tableaux qui représentent des miracles, telle la *Résurrection de Lazare*, et montre que le vrai miracle de la peinture tient en ce qu'elle efface le côté spectaculaire de l'événement pour recentrer l'attention sur la contradiction divine. Parce qu'irrationnel, le miracle aiguise le sens critique et s'avère un catalyseur d'énergie. Par sa dimension expérientielle, il concourt à la connaissance et à l'analyse des passions humaines. Matteo Marcheschi étudie, sur le fond de la querelle qui opposa Diderot au père jésuite Berthier, la place de l'information culinaire dans l'*Encyclopédie*. L'accusation de plagiat dont Diderot fait les frais est relue dans le contexte de la « querelle des bouffeurs » (1739-1750) qui oppose les Anciens et les Modernes. Sous l'apparente légèreté du débat, des questions de fond, à la fois morales et épistémiques, sont en jeu.

La Bible, rarement étudiée dans l'œuvre de Diderot, est l'objet de deux communications. Geneviève Di Rosa met à jour l'intertexte biblique dans les *Lettres à Sophie Volland*, à partir de quoi elle envisage la manière dont Diderot conçoit la Bible et la façon dont il faut la lire. Elle définit les caractères propres de la poétique biblique de Diderot : fixation sur les figures au dépend de la narration, refus d'une herméneutique et d'une approche paradigmatique, processus de laïcisation. Jan Starczewski choisit, quant à lui, un autre corpus : *Le Neveu de Rameau*, où il trouve des échos bibliques parallèlement à la sécularisation des éléments de la culture judéo-chrétienne. Il montre en particulier les traces de la morale du *Qohélet*, qui par son ambivalence, si problématique qu'elle a suscité des interprétations contradictoires, concourt à l'indécidabilité du caractère du Neveu. *Job* est aussi convoqué pour montrer comment Diderot parodie et sape la morale du sage biblique.

Une dernière session, d'orientation plus anthropologique conclut le colloque. Caroline Jacot-Grapa analyse, notamment dans les *Essais sur la peinture* de 1765, la manière dont Diderot explore la positivité de la culture religieuse, imaginant en creux une autre histoire de la peinture ou rêvant d'une autre figuration de la pensée, et renvoyant dos à dos anathème et dévotion. Elle étudie particulièrement la pratique du blasphème. Brigitte Weltman-Aron s'intéresse à la consolation, notamment à partir d'une lecture de l'*Entretien d'un philosophe avec la Maréchale*, de certaines *Pensées philosophiques* et de l'article « Consolation ». Elle montre que la position est en la matière plus nuancée qu'il n'y paraît. La consolation, qui sous l'aspect de la postérité touche aussi l'athée, est en accord avec la pensée morale de Diderot.

Les conclusions, données conjointement par Sylviane Albertan-Coppola et Nicolas Brucker, ont insisté sur la diversité des approches, reflet des multiples facettes de l'écrivain, et sur l'unité de la pensée, qui inclut l'ambivalence sous l'image du balancement ou de l'oscillation, et inscrite dans la forme du dialogue. Si détestée soit-elle, la religion exerce son empire et sa fascination ; sous l'aspect, dérivé, du religieux, elle excite l'esprit, inspire l'enthousiasme, communique le mouvement. La distinction faite dans l'intitulé du colloque entre « religion » et « religieux » a prouvé toute sa pertinence.

Willy SOUMAHO (université de Lorraine)